



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA (Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon)
<http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en page effectuée par : Hervé Bismuth

Date : 15 novembre 2011

Pour citer ce document :

Hervé Bismuth, Corinne Grenouillet, Luc Vigier, *Huit études sur Les Voyageurs de l'impériale*, « Lectures d'une œuvre », Éditions du Temps, 2001.

Adresse URL : <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article401>

Huit études sur

Les Voyageurs de l'impériale

ROMAN ET IDÉOLOGIE

I. L'économie du politique (Hervé Bismuth)

Pages 11-30

L'économie du « politique »

C'est par une dénégation, celle avec laquelle il reçoit la conversation de l'amiral Courtot de la Pause (41), puis dans un sourire que s'installe le mot « politique » dans les paroles de Pierre Mercadier, et c'est encore un sourire qui lui fera prononcer ce terme à l'infini, pour la dernière fois. Le premier sourire est celui, amusé, du personnage, face à une épouse revenue ravissante de Paris, et devenue « plus jolie », tant par les soins d'une cure qui lui aura plus réussi qu'à son fils que par les « bêtises » boulangistes « qu'elle répétait » (65) — et qui lui valurent de se retrouver par la suite à nouveau enceinte. Le second sourire est, en revanche, celui du narrateur plaçant dans la bouche du personnage devenu aphasique à la suite d'une commotion cérébrale un des derniers mots qui l'ont impressionné avant son accident, celui de « politique » prononcé par Dora, dans une période où il est « pris de doutes très graves sur lui-même » (690). Ce mot, que par un retour sarcastique du refoulé Pierre est condamné à bégayer jusqu'à ce que mort s'ensuive, s'est désormais installé comme le signifiant suprême des désirs d'un personnage qui a passé sa vie à désirer qu'on lui épargne et le terme et la somme d'événements, de discours, de prises de parti qu'il implique. Mais c'est bien avant de finir d'empoisonner le personnage principal et au mépris de ses dénégations que la politique absorbe tout le roman des *Voyageurs*, et de multiples façons : elle sert aussi bien de sujet de conversation que de moyen de ponctuer la chronologie du roman, et fait en particulier un des objets majeurs du discours narratorial qui englobe celui des personnages. Le rôle omniprésent de la politique dans le roman a ainsi trois enjeux : celui d'éclairer le contexte historique des vingt-cinq années, de 1889 à 1914, dans lesquelles évoluent les personnages du récit, de donner vie à ces personnages dont les discours sont empreints de l'idéologie dont ils témoignent face à ces événements, une idéologie

dont sont tributaires aussi bien ceux qui « parlent » politique que ceux qui s'y refusent, mais également celui de porter le discours d'un romancier à son lectorat sur l'Histoire d'une société qui les a façonnés et sur le proche avenir de cette société à l'heure où le roman finit de s'écrire.

1. L'événement politique

Pierre Mercadier n'a décidément pas de chance. À l'exception de son voyage à Venise, seule étape de sa vie dévoilée par le narrateur où il peut enfin laisser libre cours à son désir de solitude et où les seuls francophones qu'il y rencontre, Francesca et Angelo, lui fournissent bien d'autres sujets de conversation que la politique, celle-ci lui revient à la figure, de la même façon qu'il se heurte, dans la foule anonyme et bigarrée de l'Exposition de 1889, à une vieille connaissance de sa femme. Ses discussions avec sa belle-mère tournent, malgré qu'il en ait, à la querelle à propos de l'affaire Dreyfus (125), sa femme lui revient de Paris avec des « bêtises » (65) boulangistes et même les vieilles anecdotes amoureuses racontées lors d'un repas convivial dans la chaleur du mois d'août amènent sur la table des tensions autour d'un sujet de société qui concentre à l'époque les tensions entre le monde politique et le monde religieux : le divorce conjugal (179-181). Une partie de chasse avec le cousin Champdargent ou les quelques heures d'un deuil partagé avec le beau-frère Blaise que l'on découvre enfin rencontré donnent aussi bien lieu à des considérations sur la question juive ou sur le sort des Arméniens (284, 311). Même la *party* (437) organisée par Hugh Traveyan entre ces vrais solitaires, dandys *a priori* détachés des turpitudes du troupeau dont il a su s'extraire, véritables passionnés en qui Pierre a aimé se reconnaître, s'anime au seul nom de « Fachoda¹ » (421), propre à

¹ La France et la Grande-Bretagne, rivales dans leur expansion coloniale, se sont affrontées sur la question du Soudan. A deux doigts de la guerre, les généraux Marchand et Kitchener, représentant respectivement les armées française et britannique, se sont rencontrés à Fachoda le 25 septembre 1898. A la suite de cette rencontre, la France a accepté l'ultimatum britannique lui demandant

compromettre le « succès » (422) de cette soirée. Le seul nuage de tranquillité sur lequel Pierre, dans sa vie quotidienne, aura su se protéger du constant « revenez-y » de la politique semble avoir été, dans la première période de sa vie, celui des visites amicales de l'ami Meyer, le « cher Mey », qui « lui fit connaître Wagner » (104) — qu'il put goûter en se fichant bien du climat de suspicion dans laquelle les Français tenaient en 1896 le compositeur romantique allemand —, puis, vers la fin, ses propres visites aux *Hirondelles*. S'il a la chance d'être rotégé dans cette dernière période de sa vie dans l'ignorance où il sera que la « politique » touche malgré tout assez de près *Les Hirondelles* dans une société où les tenanciers de bordel ont des protections, notamment celles du sénateur Brécy, c'est malgré tout à cause de son ami Meyer que les exactions antisémites franchiront l'enceinte de son lycée de Lorraine et qu'il sera harcelé jusque sous son toit par des collègues prétendant le forcer à prendre parti en signant une pétition de soutien pour celui en qui il ne tenait à voir que le « pianiste » (103). Le mystère même des femmes qu'il aura — peut-être — aimées lui est dévoilé encore une fois par la politique. Aux interrogations qu'il se pose sur les raisons qui ont pu faire que Blanche s'est un jour offerte à Ernest Pailleron, Pierre n'aura d'autre réponse de ce dernier que l'histoire de son « ascension sociale » (190) agrémentées de considérations sur l'affaiblissement des vieilles familles industrielles et sur les « classes » (185) qui cohabitent au sein de l'entreprise. Reine Brécy ne peut expliquer à son « Johnny » ses raisons d'aimer Heinrich von Goetz qu'à la condition de revenir sur son histoire passée, celle d'un « scandale » politique (447-448).

La « politique » que refuse Pierre Mercadier, bien avant les prises de parti officielles à quoi essaient de l'entraîner ses collègues Joffret et Robinel, signataires de la pétition de soutien à Meyer, avant même l'opinion que se font ses semblables des fluctuations de l'Histoire dans laquelle ils sont immergés et les débats qui en découlent — cette opinion dont Pierre n'arrive pas à éviter le flot lors du repas pris aux Invalides avec l'amiral Courtot de la Pause —, cette « politique » est au moins l'importance que l'on accorde à cette Histoire en train de se faire et à ses surprises

d'évacuer le Soudan. La mention de cette rencontre dans le roman au printemps 1898, date de l'étape monégasque de Pierre Mercadier, est un anachronisme.

quotidiennes, petites ou grandes. C'est l'événement politique lui-même que Pierre dénigre, allant jusqu'à « ne pas lire les journaux » (421) dont le rôle premier est d'en communiquer la teneur à l'ensemble de la communauté qu'il concerne, ce que lui reproche le colonel à Monte-Carlo. Et il est permis de supposer que s'il ne lit pas les journaux à Monte-Carlo, il ne les a achetés à Venise que pour « savourer » (368) sinon le fait divers du « scandale » de son départ du moins la défaite ridicule du coursier matamore Castro qui avait cru, par son geste de « patriotisme » absurde, « [s]auver le pays » (350). S'est-il contenté à Vérone de consulter les unes des journaux exposées aux devantures des kiosques (pp. 408-409) ou y cherchait-il encore, machinalement, les cours de la Bourse ? Du temps qu'il était professeur, s'il lui arrivait de les « parcourir », c'était seulement « pour n'avoir pas l'air trop bête avec ses confrères » (51), à l'exception de « la lecture des pages financières » (327), ce que confirment plus tard les souvenirs de Georges (485). Pierre n'en trempe pas moins constamment au long de sa première vie en France dans l'événement politique. Si les idées du « Général » (65) Boulanger ne lui ont valu, le peu de temps que Paulette en importe les discours à Alençon, que la naissance de Jeanne, c'est parce qu'au cours de cet hiver 1890 les derniers feux du boulangisme ont commencé à s'éteindre depuis les élections de septembre 1889 qui ont transformé définitivement la grande vague populiste en courant minoritaire. Pierre a pourtant été un agent actif de la « politique » dans les deux scandales qui ont éclaboussé la III^e République entre l'Exposition de 1889 et l'« aube du XX^e siècle » (459), innocente victime de l'un et main providentielle du destin dans l'autre. Le krach de Panama qui a définitivement ruiné nombre d'épargnants français et sérieusement entamé, avec les économies de Pierre, le semblant de paix dans laquelle se promettait de vivre le ménage Mercadier n'appartient pas à l'histoire politique du pays à cause de la banqueroute de la Compagnie de Panama en 1889, dont Pierre se fait piteusement l'écho dans sa confession à Paulette (71), mais bien à cause de la révélation, en 1892, d'un scandale politico-financier révélant la part payée par les actionnaires de la Compagnie dirigée par les Lesseps et Cornélius Herz (« Hertz » dans le roman, 409) dans la corruption des gouvernants et des élus du pays par l'intermédiaire de l'escroc Léopold « Arton »

(408). Quant à l'« Affaire », l'anti-dreyfusisme de M^{me} d'Ambérieux a beau l'échauffer aussi bien que la passion pour la vérité et contre l'antisémitisme que Castro et ses collègues du lycée tentent successivement de lui communiquer, c'est pourtant Pierre lui-même qui contribue malgré lui à la relancer, en incitant indirectement les intellectuels, à commencer par Émile Zola (405), à se lancer dans la bataille et en assurant à terme la victoire du parti dreyfusard. À l'heure où Pierre visite une dernière fois Castro à son domicile parisien, la population française est en effet largement convaincue de la culpabilité de Dreyfus et l'Armée, en dépit des doutes qui commencent à entourer le commandant « Esterhazy² » (349), travaille à fixer cette culpabilité en fabriquant de fausses preuves à l'encontre du capitaine juif. Ce soir de novembre 1897 où Pierre est installé à une terrasse de la Bourse avec Castro, c'est une feuille antisémite que donnent à acheter « les gueulements des camelots » (347), qui reproduit, trois ans plus tard, le « fac-similé » du « bordereau » (348) qui avait servi à incriminer Dreyfus. Et c'est dans une démarche toute « ironique », pour se moquer précisément du « romantisme » (348) des affabulations de Castro sur l'« affaire », que Pierre achète cette feuille et la donne à lire au courtier qui laissera ainsi son nom dans l'Histoire pour avoir reconnu le véritable auteur de la lettre reproduite par la presse et en avoir immédiatement fait part au frère du condamné, « M. Mathieu Dreyfus » (360).

L'« ironie » avec laquelle Pierre contribue à créer à son insu l'événement est bien entendu retournée par celle avec laquelle le narrateur met son personnage dans la situation d'y participer plus que ses semblables, tout en se vantant d'y être bien moins concerné qu'eux. Car l'événement fabrique les destinées humaines tout autant qu'il les détruit, de la même façon que les révoltes paysannes de la Roumanie de l'après-guerre auront raison, outre de la tranquillité arrogante des grands propriétaires produisant « du blé comme on respire » (564), des « deux mains » de la mère

² Le commandant français Marie Charles Walsin-Esterhazy, officier de l'Armée française et agent de renseignement pour le compte de l'ambassade allemande à Paris, est le véritable auteur de la trahison dont on accuse à tort le capitaine Dreyfus. Soupçonné dès 1894 par certains cadres de l'armée, il sera jugé puis triomphalement acquitté en décembre 1898. Sa culpabilité n'éclatera qu'à l'été suivant par sa fuite à Londres. Il communiquera ses aveux à la presse en juillet 1899.

Manescù (565). Les événements politiques ont certes peu de retentissement sur le monde de l'enfance qui les ignore tout à fait ou préfère « se lever de table » (125) lorsqu'ils donnent lieu à des discussions dont on perçoit mal les motivations ; ils en ont à peine plus sur une adolescence qui peut se contenter de les voir passer et les comptabilisent pour retenir simplement le fait qu'ils ponctuent les années de jeunesse, comme « l'Exposition Universelle, la guerre des Boers, les ministères tombant comme des châteaux de cartes, et les grandes batailles de la Laïcité, les expulsions de religieuses... » (593) que Pascal voit défiler comme autant de jalons d'un passé meurtri par l'absence paternelle. Il n'en est pas de même pour les adultes conscients que le moindre fait divers peut, notamment dans les années de tension qui auront précédé la Grande Guerre, avoir des conséquences catastrophiques. C'est la guerre que Pascal lit au printemps 1913 dans les événements de Lunéville³ et de Nancy (679) qui, comme ceux de Saverne⁴ (645) de l'automne suivant⁵, contribuent à alimenter les nationalismes bellicistes en France et en Allemagne. C'est la guerre que lisaient déjà en 1911 Sarah et Georges Meyer dans l'incident d'Agadir⁶. D'une façon générale, tout le monde semble lire les journaux, à l'exception de Pierre. C'est par eux que l'école Robinel, « pleine de journaux » (499), apprend « le lendemain » le sens de la manifestation de protestation contre l'exécution de l'anarchiste Ferrer⁷ et le « compromis » passé par Caillaux pour clore l'incident d'Agadir. Dans cette société

³ Le 3 avril 1913, un zeppelin allemand a atterri par erreur à Lunéville, ville de l'Alsace française. Les insultes qui accueillirent les militaires qui en débarquèrent causèrent en retour des articles bellicistes dans la presse allemande.

⁴ Les « incidents de Saverne » se sont produits à la suite des injures anti-françaises d'un sous-lieutenant allemand dans cette ville de l'Alsace allemande, qui ont soulevé une émeute des habitants restés fidèles à la France.

⁵ La présence des « incidents de Saverne » au chapitre XXXI du roman (645) est un anachronisme. En fait, ces « incidents », mentionnés au plus tard au début de l'été 1913, avant le départ de Jeannot en « vacances » (657), se sont produits au mois de novembre 1913.

⁶ A l'appel du sultan du Maroc, la France y avait envoyé des troupes pour réprimer des révoltes tribales, ce qui était contraire aux accords d'Algésiras signés en 1906 qui répartissait les prérogatives des grandes puissances européennes dans ce pays. L'Allemagne demanda alors à la France la cession du Congo et fit entrer le 1^{er} juillet 1911 la canonnière *Panther* dans le port d'Agadir en signe d'ultimatum. Joseph Caillaux, Président du Conseil, apaisa le conflit en signant avec l'Allemagne une convention qui lui accordait une partie du Congo.

où seuls les hommes votent, même les femmes lisent les journaux, Sarah Meyer, au courant de « tout ce qu'on apprenait dans les journaux que n'avait pas lus Pierre Mercadier » (489) Dora Tavernier qui y cherche en pensant à Pierre « les réclames pour bandages herniaires » (517) et rêve de sa vie future avec Pierre en pensant aux « journaux [lus] côte à côte » (538). Si Dora ne lit pas forcément les pages politiques, il n'en est pas bien entendu de même de Jules « Tavernier » qui s'intéresse notamment à celles portant sur le débat des « trois ans⁸ » à propos duquel il remarque le nom du sénateur dont M. Morero bénéficie des « protections politiques » (624). Qu'elle en ait pris ou non connaissance par les journaux, Dora se sent de toute façon concernée par l'avenir de cette nouvelle loi, ne serait-ce que parce qu'elle lui permet de faire des placements dans une usine de chaussures (621-622). De toute la société qui vit dans le « Monde réel » de l'univers romanesque des *Voyageurs*, il semble que la seule personne qui puisse, à bon droit, ne pas se sentir concernée par l'événement politique soit lady Hutchinson, la « mère aux mitrailleuses » (452) dont la vie commence tous les jours à « dix heures et demie » du soir (411) et qui sait que, quelques soient les aléas d'une vie qui se résume à sa présence aux tables de jeu de Monte-Carlo, « Sheffield payera » (413) : il y a toujours dans le monde une guerre pour faire tourner ses usines et vendre ses Hutchinson, les « mitrailleuses » qui crépiteront autour de Pascal à l'automne 1914 (744).

2. Les discours du politique

⁷ La mention en 1911 de l'exécution de l'anarchiste espagnol Francisco Ferrer et des manifestations socialistes à quoi elle a donné lieu en France est un anachronisme. Cette exécution remonte à l'automne 1909.

⁸ Depuis 1905, le service militaire en France avait été réduit à « deux ans » : c'est le régime dont Pascal Mercadier avait eu la chance de profiter (606) immédiatement après sa mise en place. Depuis les années quatre-vingt et le général Boulanger, les partis bellicistes proposent d'accroître à nouveau cette durée jusqu'à trois ans. C'est en mars 1913 qu'Aristide Briand, Président du Conseil, propose de voter cet accroissement, qui restera en débat jusqu'à l'adoption de la loi dite « des trois ans » le 19 juillet 1913, en dépit des manifestations socialistes et syndicalistes qui appelaient à ne pas la voter.

C'est autour des événements politiques que naissent et se transforment les opinions des hommes et des femmes impliqués dans la société qui en absorbe les ondes de choc. Mais l'immersion même de ces hommes et de ces femmes dans la vie sociale détermine à l'avance dans bien des cas les partis à prendre dans les débats d'opinion. Il est peu de jugements qui soient purement éthiques, à quelques exceptions notables près, comme la générosité et la noblesse — que Pierre Mercadier tourne en ridicule — de la prise de position des intellectuels Joffret et Robinel prêts à payer de leur tranquillité personnelle une révolte qu'ils veulent officialiser, face aux répercussions de la vague antisémite sur la vie privée du professeur de mathématiques juif Meyer. La réaction politique la plus diamétralement opposée à celle d'un Mercadier prétendant être si peu concerné par une « affaire » qui devrait le toucher parce qu'il est un Français est évidemment celle de Castro. La nationalité sud-américaine⁹ du courtier en affaires avec Pierre souligne le désintéressement de l'homme qui aida la vérité sur l'affaire Dreyfus à se faire jour au nom de l'honneur d'un pays qui n'est pas le sien et des valeurs qui lui sont associées, « liberté » et « justice » (347) et en lesquelles des gens « généreux » comme lui aiment retrouver « les rêves de leur jeunesse » (346-347), ces valeurs qui pour Pierre sont précisément à verser au passif des « valeurs morales [...] démonétisées » (345) qu'il dénigre. En dehors de ces cas de figure dont la fonction est de dessiner dans la découpe de la générosité de leurs opinions et de leurs actions politiques la teneur de l'« individualisme » de Pierre, les personnages se forment leurs opinions à partir de leurs propres intérêts, qu'ils soient ou non conformes à ceux du milieu auquel ils appartiennent. C'est ainsi que le pacifisme de Reine et l'acte de désespoir auquel elle se livre vers la fin du roman, que le lecteur est invité à rattacher à l'entrée en guerre imminente de l'Allemagne contre la France, est la réaction compréhensible d'une femme « patriote » (683) que son mariage avec le « diplomate » Heinrich von Goetz a dotée d'une double nationalité. C'est pourtant par intérêt personnel — celui de l'amour — qu'elle a peut-être contribué, si l'on attache du crédit aux sarcasmes du

⁹ La nationalité du personnage historique Castro est brésilienne (pp. 80, 344), même si Pierre pense qu'il s'agit d'un « Argentin » (342).

colonel à Monte-Carlo et aux soupçons de la police en visite à *Étoile-Famille* s'attachant aux activités de la famille von Goetz, à favoriser l'agression de l'Allemagne depuis le « scandale Brécy » (452) jusqu'à sa fuite précipitée « pour l'Angleterre » (678). Mais l'intérêt personnel est en général conforme dans ce roman à celui de la société à laquelle appartiennent les personnages qui « discutent politique ». En dépit de propos pacifistes peu partagés à cette époque par les militaires en activité, le discours positiviste et cocardier tenu par l'amiral à la retraite Courtot de la Pause en visite à l'Exposition universelle reproduit en fait l'orgueil retrouvé d'une France qui, après la reddition de Sedan et le traité de Francfort¹⁰, après la crise économique de 1882, est fière de proposer, à la date anniversaire de la convocation des États généraux¹¹, prélude à la Révolution française, son pays en modèle aux autres nations : « La France les appelle... Voyez mon travail ! » (41).

C'est ainsi que la politique sert à marquer, par le truchement des clivages d'opinion, ceux des classes sociales représentées dans le roman. L'idéologie de la vieille noblesse réactionnaire et catholique laisse libre cours, au début puis à la fin du roman, à un discours uniformément représenté par les récriminations de Marie d'Ambérieux puis de M^{me} de la Mettraie. Ce discours est avant tout celui d'une classe attachée à une époque où les choix de la politique étaient soumis aux priorités imposées par la religion officielle du pays. Dans ces années où la troisième République mène un combat particulièrement offensif pour la laïcité, la réaction catholique se sent particulièrement agressée par cette laïcité qui gagne du terrain, au point que Pascal de Sainteville — faute d'avoir pris des « renseignements », ce que lui reproche sa sœur — se voit louer une aile de son château à des gens qui ne fréquentent l'église pas même le « quinze août » (192) et considèrent d'un œil favorable le « divorce » (179) comme issue d'apaisement aux conflits conjugaux. La rigidité religieuse des deux veuves est bien évidemment solidaire d'un attachement

¹⁰ La guerre de 1870-1871 entre la France et l'Allemagne se solda par la capitulation de la France, à Sedan, et par la signature du « traité de Francfort », par lequel la France accepta la cession de l'Alsace-Lorraine et le paiement d'une lourde indemnité de guerre à l'Allemagne.

¹¹ L'Exposition universelle de 1889 ouvrit ses portes le 5 mai, en raison précisément de cette date.

aux valeurs politiques de l'ancien monde : l'horreur de M^{me} de la Mettraie devant le résultat des « élections législatives » d'avril 1914 portant « à cent les sièges socialistes à la Chambre » (730) est d'autant plus naturelle que ce sont ces mêmes socialistes qui, outre de prétendre abolir les derniers privilèges qu'une bourgeoisie devenue consensuelle — plus « Guizot » que « Marat¹² » (98) — a renoncé à chasser plus avant, qui ont donné contre la religion les coups de butoir les plus retentissants : c'est parce qu'il a été ministre de l'Instruction publique avant de devenir Président du Conseil au printemps 1914 que Viviani, le fondateur du Parti républicain socialiste, est « L'homme-qui-éteint-les-étoiles » (730). Et si c'est avec horreur que M^{me} de la Mettraie envisage la nomination, dans ce gouvernement annonçant une « nuit horrible » (731) d'Émile « Combes, le hideux Petit-Père, l'Antéchrist » (730), c'est parce qu'il a été quelque dix années auparavant le Président du Conseil qui a fait voter la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État et organisé « les expulsions de religieuses » (593) des écoles primaires. Cette société attache une confiance solide à l'Armée, en particulier à ses officiers avec laquelle elle partage des intérêts souvent familiaux. L'aïeul des châtelains de Champdargent, Charles, était déjà un officier de « Louis XIV » (98), comme l'étaient les « cadets » des familles nobles. À la Belle Époque, ces liens sont loin d'être distendus et le nom de l'oncle de Denise, Courtot de la Pause, indique clairement son extraction noble, tout comme celui de la veuve du « général » (422), M^{me} de Pontarlier ou encore celui du témoin du baron Lassy de Lassalle devenu après sa mort l'amant de Denise, le lieutenant De Passy de Clain¹³. C'est bien pourquoi l'anti-dreyfusardisme de Marie d'Ambérieux,

¹² Marat et Guizot sont tous deux des images antithétiques mais représentatives de la bourgeoisie française à un demi-siècle de distance. Le premier représente la révolution des sans-culottes combattant les privilèges pour instaurer une société nouvelle ; le second a été le ministre du « roi bourgeois » Louis-Philippe de 1830 à 1848, et a encouragé avec la Révolution industrielle l'investissement privé, laissant à l'Histoire son mot d'ordre : « Enrichissez-vous (*cf.* p. 58) par le travail et par l'épargne ».

¹³ La consonance paronymique du nom de ce personnage avec celui, tristement célèbre, du commandant du Paty de Clam, officier antisémite qui contribua à la fabrication de fausses preuves lors de l'affaire Dreyfus n'est pas fortuite. C'est ce dernier nom qui figurait dans le roman lors de sa première parution en 1940 en feuilleton dans la NRF et c'est à la suite d'une protestation du commandant encore vivant qu'Aragon a remplacé ce nom. On notera de quelle façon le romancier a renoncé à utiliser ce nom tout en le laissant lire derrière celui qu'il a fabriqué pour l'occasion.

comme avait dû l'être celui de M^{me} de la Mettraie, n'est pas exactement celui de l'antisémitisme de Gaëtan Champdargent : pour elle, Dreyfus est surtout un « traître » (125) qui, en trahissant son pays, a jeté sur l'armée française un déshonneur durable. Car c'est bien la force de l'armée française qui garantit, outre la grandeur du pays et son rayonnement sur le monde, à Fachoda comme à Agadir, la « sécurité » (730) de ses habitants. À l'autre bout de la chaîne sociale sur laquelle croit encore trôner cette caste, les ouvriers, dont l'humiliation de la capitulation de Sedan avait été le déclencheur de la Commune de Paris qu'ils avaient organisée du temps de la première Internationale et qui hante encore la mémoire des personnages du roman (pp. 459-460), même si « Pierre Mercadier n'avait encore que quinze ans » (43) à l'époque, n'ont plus les mêmes opinions sur la guerre qu'à l'époque de la vague boulangiste, porteuse d'un fort sentiment revanchard et belliciste, en particulier depuis les derniers éclaircissements apportés à l'affaire Dreyfus. Encouragés à se syndiquer dès leur arrivée dans l'entreprise, comme le chauffeur de taxi au service de M. Morero ou Eugène Méré lorsqu'il trouve enfin à être embauché à l'usine et à rejoindre une « C.G.T. » (686-687) qui réunit tous les salariés syndiqués depuis 1895, ils manifestent contre la « loi des trois ans », comme les socialistes auxquels les associent les discussions politiques des autres personnages du roman (185, 500) et qui défendent politiquement leurs intérêts... sauf lorsqu'il leur arrive d'envoyer contre eux la police lors d'une accession au pouvoir révélant ou encourageant une modération de leur radicalisme politique, comme Aristide Briand à l'occasion de la grève des cheminots (478). Les militants socialistes jugent dans les premières années de ce siècle que la guerre va à l'encontre des intérêts ouvriers qu'ils défendent : c'est pour cela qu'ils organisent « en Suisse avec Jaurès » (682) un Congrès international contre la guerre en novembre 1912 et qu'ils risquent fort, une fois la majorité acquise à la Chambre au printemps 1914, de « jet[er] à terre » (730) la loi des trois ans.

Entre ces deux franges diamétralement opposées de la société s'insère la grande majorité des personnages du roman, dont les discours politiques se précisent avant tout par le sentiment de n'appartenir à aucun des milieux précédents, à la façon de la famille Mercadier expliquant à Jeannot que les domestiques ne sont « pas des gens

comme nous » (578), ou, à la façon d'Ernest Pailleron, sûr d'être passé « de l'autre côté » (185) en quittant à jamais sa condition d'ouvrier. Cette certitude se lit aussi bien dans la mauvaise foi de Paulette que dans celle de son cousin Champdargent. La sottise et le peu de fierté du statut de l'une, femme de simple fonctionnaire fût-elle d'origine noble, lui fait décorer sa chambre à l'instar de celle de son amie Denise de Lassy ou lui fait inventer des subterfuges honteux pour justifier le fait que son fils aîné travaille comme « commis de magasin » (598). Quant à la famille Champdargent, elle n'est plus noble depuis qu'elle s'est mêlée à l'argent et à la judéité de la famille des Mannheimer (98) et c'est au moins le désir de refouler cet abâtardissement et la honte de voir son fils Guy se faire traiter de « youpin » (310) par ses camarades de l'école privée qui pousse Gaëtan à tenir les discours antisémites les plus odieux du roman. On comparera cette dernière stupidité et l'ironie sarcastique du romancier qui la met en scène avec celles qui président à l'invention d'un Juif lorrain nommé Dreyfus dont les parents sont... anti-dreyfusards... (334). En dehors de ces cas marginaux dont le narrateur montre l'outrance du ridicule, les autres personnages appartenant aux couches moyennes de la société du « Monde réel » reflètent dans leurs discours politiques les opinions contradictoires des milieux auxquels ils appartiennent, des milieux dont le ciment politique commun semble être la crainte de l'agitation ouvrière, renforcée par l'amalgame prégnant en 1912 entre les émeutes ouvrières, en particulier celles organisées par les ouvriers travaillant en usine — « mal vu » chez les tenanciers d'*Étoile-Famille*, « ce genre-là » (580) — et les exactions des anarchistes de la « bande à Bonnot¹⁴ », expliquant pourquoi on ne compte aucun socialiste dans le nombre des enseignants de l'école Robinel « quand on voit où toutes ces histoires de meneurs poussent les ouvriers ! » (500). Les clivages qui organisent ces opinions et alimentent les débats contradictoires sont principalement, dans la première partie du roman, le débat qui divise la Belle Époque, l'affaire Dreyfus, et dans la deuxième partie, dont l'essentiel se déroule entre 1910 et

¹⁴ La « bande à Bonnot », du nom de son chef, Jules Bonnot, est un groupe d'anarchistes qui défraya la chronique en choisissant de s'attaquer à l'État par le crime organisé, principalement par l'attaque de banques. Elle fut liquidée par la police en 1912.

1914, la guerre, dont les échos dans les Balkans aussi bien qu'aux colonies mobilisent, dans une Europe occidentale qui attend fébrilement son tour, l'émotion de tout le monde, pacifistes ou bellicistes... à l'exception de Pierre Mercadier. De l'Affaire, si le roman exprime clairement les opinions politiques de la noblesse catholique et se tait sur les sentiments du petit peuple¹⁵, il met en scène — jusque dans leur violence — les oppositions qui séparent les Français, ainsi que la façon dont s'amalgament les divers intérêts qu'elle concentre. Dans le camp dreyfusard cohabitent aussi bien ceux qui s'émeuvent du sort fait aux Juifs, comme Blaise d'Ambérieux (284) et les enseignants Joffret et Robinel, que ceux qui s'indignent du manque de vérité des accusations portées sans fondement contre le capitaine Dreyfus comme Castro et, paradoxalement, Pierre Mercadier lui-même, en 1897 (125) : le camp opposé brasse, à l'inverse et conformément à la réalité historique, un anti-dreyfusardisme fondé sur la conviction intime de la culpabilité de Dreyfus et un antisémitisme avivé depuis quelques années par les feuilles racistes, telle celle achetée par Pierre au café de la Bourse en novembre 1897, celles par exemple d'Édouard Drumont, directeur du journal *La Libre parole* et auteur de l'essai *La France juive*. L'affrontement n'épargne pas le milieu enseignant : seuls « quatre professeurs » (364) du lycée de Lorraine où enseigne Pierre ont signé la pétition, au nombre desquels vraisemblablement le proviseur, accusé d'être « franc-maçon » (362. Cf. p. 364 : « Hou-hou les Loges ! »), et même si le seul adulte antisémite à qui le roman donne la parole est le bien mal nommé surveillant général « Décrassement » (362), on se doute fort que les professeurs qui n'ont pas signé la pétition ont pu avoir d'autres motivations que celle de Pierre de ne pas « faire » de politique. De la même façon que la vieille noblesse catholique est forcément portée à être anti-dreyfusarde, dans la mouvance des idées dreyfusardes cohabitent d'autres idées, celles-ci justifiant

¹⁵ Est-ce parce que ces sentiments étaient peu « démocrates » alors ? Le peuple était majoritairement, du moins jusqu'en 1897, anti-dreyfusard, tout comme les ouvriers étaient majoritairement nationalistes et revanchards. Le mouvement boulangiste avait saigné à blanc, à la fin des années 1880, les mouvements socialistes alors en perte d'électeurs. Les dirigeants socialistes, jusqu'au procès d'Émile Zola à l'hiver 1898, recommandaient, par la bouche notamment de Jean Jaurès, aux ouvriers de se détourner d'une affaire qui ne les concernait pas, et qui était une affaire intérieure à l'armée française.

celles-là dans la mesure où elles sont portées par ceux « qui se réclam[ent] du progrès » (466). S'affirmer dreyfusard, c'est d'abord, si on est catholique, vouloir en finir avec l'éternelle damnation à laquelle on voue les Juifs d'avoir « mis à mort le fils de Dieu » (294), et l'homme d'église Mgr d'Ambérieux est remarquablement avant-gardiste et seul au milieu de ses ouailles provinciales sur cette question. Mais être dreyfusard, c'est également porter un regard éloigné sur de grandes valeurs considérées comme passéistes, telles l'Armée et l'Église, au nom du modernisme, ce modernisme que représente particulièrement le « dreyfusard »(235) Ernest Pailleron, dont l'esprit d'entreprise apporte un souffle nouveau à l'usine dont il devient le gérant tout en épousant la fille de son patron et qui fait profiter le château de Sainteville de la toute récente invention du gramophone. Le second clivage, celui de la guerre, obéit dans le roman à des motivations moins discernables, même si seuls les habitués de la « politique » prévoient assez tôt l'importance de celle-ci dans les enjeux de l'avenir de la paix en France. Pascal Mercadier est naturellement appelé à se méfier des déclarations alarmistes qui commencent à fleurir en 1913 dans la mesure où elles émanent de discours socialistes (682). Ce n'est qu'après l'expulsion de Werner d'*Étoile-Famille* qu'il accordera du crédit aux inquiétudes de Reine. À l'école Robinel, les passionnés de politique qui se retrouvent tous les soirs à la table familiale s'attendent, eux, à la guerre depuis 1912 et savent qu'« il faut être prêt » (500) à l'affronter. Dans les débats qui agitent ce petit monde de la rue Ampère, si professeurs et répétiteurs sont « unanimes à applaudir la chute du gouvernement Caillaux » (500), responsable de l'humiliation infligée à la France par sa politique conciliatrice lors de l'affaire d'Agadir, et sanctionné pour cela, la division des convives « au sujet de Poincaré » (500) n'en traduit pas moins leurs divergences pour ce qui concerne l'avenir proche de la France. L'attitude ferme du nouveau Président du Conseil qui s'est attribué le portefeuille des Affaires étrangères avec l'Allemagne traduit, outre un basculement de la majorité gouvernementale de la gauche vers la droite, le désir de la politique française de ne céder à aucune pression du pays voisin et de refuser un apaisement qui se négocierait en faisant perdre la France : si le sentiment national est collectif dans la façon dont les enseignants ont refusé la

solution d'Agadir, ici, ce n'est plus ce sentiment qui s'exprime, mais le rapport à une guerre éventuelle avec le pays voisin, non plus « exportée » dans les colonies, mais bien sur le territoire européen lui-même : on ne gagera pas que Sarah Meyer appartient au groupe de ceux qui soutiennent Poincaré, même si, s'agissant d'Agadir, elle « disait que mieux eût valu la guerre » (500).

3. La parole du romancier

L'archi-discours qui s'élève au-dessus de cette polyphonie de discours politiques est le discours du romancier lui-même, qui se construit dans le jeu de la valorisation ou de la dévalorisation des plus marqués d'entre eux, mais surtout dans la découpe de son silence sur le discours du personnage principal dont il conduit le lecteur à partager l'intimité idéologique et à constater son échec, avec la déchéance progressive du personnage, devenue inéluctable à partir de son retour à Paris au « printemps 1910 » (477). Car en dépit de ses dénégations, Pierre « fait » de la politique, et pas seulement dans la mesure où son refus de s'intéresser à la politique n'est, au bout du compte, qu'une autre façon de « faire » de la politique. On a vu dans la première partie de cette étude de quelle façon, avant même de construire l'édifice idéologique au sommet duquel il érige sa propre statue, à l'instar de celle du « Coleone¹⁶ » (378 *seq.*) qu'il admire et en qui il aime à se reconnaître, Pierre livre au moins une fois sur l'événement une opinion qui ne consiste pas en un simple refus d'y accorder quelque importance, lorsqu'il s'oppose à l'anti-dreyfusardisme de sa belle-mère. Cette opposition n'est pas ici — ou pas seulement — celle de l'agacement de l'interlocuteur contraint une fois de plus à une discussion politique. Dans le court échange :

– Capitaine ou pas, l'affaire va être rouverte, je vous en fiche mon billet.

¹⁶ Il s'agit de la statue du condottiere italien Bartolomeo Colleoni sculptée par Verrocchio en 1479 et qui se trouve à Venise.

Hervé Bismuth : L'économie du « politique »

– Je ne comprends pas, mon gendre, l'intérêt hystérique que vous portez à ce Juif, à ce traître...

– Juif, il l'est. Traître, c'est vous qui le dites... (125),

Pierre a beau se dégager auprès de Paulette de ses responsabilités dans la dispute en essayant de se justifier : « Moi je ne parle jamais politique ! », il n'en montre pas moins, à défaut d'« intérêt hystérique », sa certitude que l'accusation de « traîtr[ise] » envers Dreyfus est infondée et que les origines juives du capitaine de l'armée française n'ont pas à entrer en ligne de compte dans la question du bien-fondé des conclusions fournies par un procès organisé d'une façon suffisamment bâclée pour que « l'affaire » mérite d'être « rouverte ». On notera qu'au printemps « 1897 » (118), lorsque « les beaux jours reviennent » (117), période à l'intérieur de laquelle Marie d'Ambérieux est en visite chez sa fille en Lorraine et où cette discussion prend place, l'opinion de Pierre sur l'événement est assez peu consensuelle pour être remarquée : une campagne s'est certes déjà formée depuis l'automne 1895 pour la révision du procès, mais le sentiment général est encore majoritairement convaincu de la culpabilité du capitaine Dreyfus, et une telle réaction de la part de Pierre à ce moment précis de l'Histoire le place objectivement dans le camp des dreyfusards acharnés de la première heure. Cette opinion mérite d'être rattachée aux valeurs idéologiques qui sont les siennes avant la faillite financière de Panama survenue en 1889¹⁷. Les « valeurs » que sont l'intérêt national et la prospérité familiale n'ont en effet pas toujours été « démonétisées » aux « yeux » de Pierre (345), et la « contradiction » politique d'un Mercadier trentenaire n'est pas seulement celle, pointée par le narrateur, qui oppose « cet esprit de spéculation qui suppose qu'on s'occupe des événements » et « l'horreur de la politique » (60). Que ce fût ou non « en dehors de toute politique », les « scrupules » du spéculateur délaissant le marché des œuvres d'art pour celui des valeurs boursières à faire des placements « contrair[es] aux intérêts de la France » (61) et à acheter des actions qui lui

¹⁷ Le récit place par anachronisme le krach de Panama en 1890, après la naissance de Jeanne. Il s'est produit en fait en février 1889, trois mois avant l'inauguration de l'Exposition universelle,

permettent d'assurer à terme « la dot de Jeanne¹⁸ » et « l'avenir de Pascal » (62) témoignent au moins, en particulier si l'on place ces scrupules au compte de la mauvaise foi rationalisant et justifiant comme elle peut une compulsion obsessionnelle, du refus du fonctionnaire de l'Instruction publique de se marginaliser, à une époque où il lit malgré tout encore dans les journaux, et outre les pages boursières les discours politiques, ceux du ministre « Constans¹⁹ » (61) par exemple. Il semblerait, de la façon dont le récit organise les différentes étapes de la vie de Pierre et la cohérence de son rapport à la « politique », y compris de son choix de l'« individualisme » dont le terme lui-même n'est mentionné en toutes lettres qu'à partir de l'été 1897 (191), que l'idéologie politique de Pierre est une idéologie construite à partir du terrain de sa défiance pour « le » politique, de son amour croissant pour le maniement de l'argent et de son insatisfaction conjugale d'une part, mais surtout développée à partir du double échec que représente le krach de Panama à la fois pour ses espoirs spéculatifs et dans ce que cet échec lui aura amené en retour d'humiliation et de solitude conjugales : dès sa maturité, cette idéologie est déjà celle de l'échec.

Si « l'individualisme forcené » (191) de Pierre Mercadier est déjà lisible dans la perception qu'a Blanche Pailleron du personnage avant même qu'elle ne devienne sa maîtresse au cours de l'été à Sainteville — à moins que ce soit Pierre qui lui a confié sa vision de la vie durant les tête-à-tête qu'ils ont déjà et que signalent sans les mentionner les explications narratoires du début du chapitre XXVII de la première partie (190) —, sa vision politique du monde et du rôle de l'homme dans la société est déjà constituée, au mois de novembre suivant, après la visite chez Castro et le

¹⁸ La sœur cadette de Pascal ne naît qu'à la fin du chapitre suivant, en 1890, après un séjour de Paulette et de Pascal à Paris au cours duquel Paulette descend « au même hôtel [...] où elle avait habité [...] l'année précédente pour l'Exposition » (65). On attribuera « la dot de Jeanne » soit à l'anachronisme signalé à la note précédente — et dans ce cas on attribuera cette fin du chapitre IV de la première partie à un effet de prolepse narrative, soit — interprétation qui perturbe bien moins le texte tout en mettant en évidence ses perturbations dans l'exposé des informations des chapitres II, IV et V destinés à mettre en place le récit — au fait que la fille aînée des Mercadier, qui meurt au début du chapitre suivant, s'appelait déjà Jeanne.

trajet en « impériale » qui l'a mené de la « gare de l'Est » à la « place de la Bourse » (343). Cette vision est aussi bien composée des pensées auxquelles l'ont amené les quelques minutes qu'aura duré ce trajet et qu'il a jeté sur le papier dès son retour en Lorraine — celles que liront seize ans plus tard Reine et Pascal — que de celles qu'il livre à Castro sur les « valeurs [...] démonétisées » ou qu'il rumine par la suite face au Coleone à Venise puis devant les architectures du passé à Vicence et à Vérone. Bien avant que le narrateur dévoile, en donnant à lire une dernière fois le manuscrit sur John Law, le système politique à travers lequel Pierre construit l'image d'une société « à impériale », il laisse son personnage expliquer de lui-même, dans la première partie du roman et dans cette première « mesure pour rien » qu'est le séjour en Italie, la teneur de son refus de la société bourgeoise dans laquelle il vit. Ce refus, tout comme la fuite qui en est la conséquence logique, reproduit certes l'histoire de son beau-frère Blaise d'Ambérieux que Pierre admirait secrètement et en qui il aimait se reconnaître — du moins jusqu'à leur rencontre —, mais ces deux histoires, ces deux démissions ont des significations diamétralement opposées, et c'est la signification même du départ de Blaise et du discours politique qu'il tient qui ruinent à l'avance celle du départ et du discours politique de Pierre. La première « entreprise de liquidation de l'individualisme » (27) dans ce récit est la présence même de ce personnage qui se laisse dessiner de façon claire par le narrateur comme un portrait du romancier en artiste. Ce peintre qui a quitté, dès qu'il est devenu adulte²⁰, sa famille noble et catholique pour mener la vie doublement scandaleuse de l'artiste et du compagnon d'une « créature » (240) que sa famille réprouve et « qui ne sort ni des Oiseaux, ni au moins de Saint-Denis » (282), a tourné le dos, en quittant le « troupeau organisé » (283) familial et social, à ce qu'il nomme lui-même « des traditions mortes » et « une lugubre farce sociale » (282). Mais les « points communs » (282) s'arrêtent là entre Blaise et son beau-frère, que même le lexique injurieux de la

¹⁹ Jean Antoine Constans était le ministre de l'Intérieur de 1889 à 1899. Un discours de ce ministre encourageant les Français à investir dans la Compagnie de Panama n'aura guère pu trouver sa place qu'au mois de janvier 1889, voir deux notes plus haut.

²⁰ Blaise d'Ambérieux a « la quarantaine » en 1897 (279). Il a quitté le domicile familial en « 1875 » (pp. 53, 369), peut-être même avant sa majorité légale.

famille d'Ambérieux n'assimile pas : Blaise est un « vilain monsieur » (39) et un « voyou » (226), Pierre sera un « salaud » (368). L'« individualisme forcené » que Pierre attribue de son côté au peintre (330) n'est rien d'autre chez ce dernier que la recherche d'un bonheur individuel simple, lié à la banalité quotidienne du plaisir de créer, d'aimer et d'être aimé « au jour le jour » (283). Et si l'artiste cherche à protéger son intégrité d'individu, il lie cette quête à une solidarité profonde envers l'humanité et à un attachement à des valeurs bien plus éloignées encore de l'égotisme que celles que Pierre dénigre en les jugeant « démonétisées » : au delà des sympathies qu'il éprouve pour le sort des « Arméniens » et des « Juifs » en Europe, de sa compassion pour « les mineurs » contre qui l'armée est appelée à « tir[er] » (284), c'est l'avenir de l'humanité tout entière pour laquelle le peintre est prêt à se faire « crever la peau », « travaill[ant] à [sa] façon« pour un monde dans lequel « les hommes un jour seront meilleurs » (332). L'investissement du romancier dans le personnage de Blaise²¹ dénonce par contre-jour le ridicule du mythe que se fabrique Pierre Mercadier, qui ne connaît ni la capacité créatrice ni la générosité du peintre, comme celui d'un simple petit-bourgeois que l'absence d'idéal réduit à une caricature d'artiste : ses rêves de voyage et son séjour en Orient ne sont, au bout du compte, que la parodie grotesque du mythe, dont se désolidarisent aussi bien Blaise d'Ambérieux qu'Aragon, et qui commence déjà à se répandre, d'un Rimbaud dont Pierre ne connaît pas seulement le nom (484). Ce n'est pas vers l'avenir que Pierre Mercadier tourne les yeux, mais sur le passé, et un passé bien plus lointain que celui des « traditions mortes » en cette fin de siècle qui sont celles de la famille d'Ambérieux : de ce point de vue, Pierre est bien plus *réactionnaire*, au sens premier du terme, que sa belle-mère. Sa fuite est tout empreinte, en dépit de ses dénégations (406), de la nostalgie de l'époque révolue des « grands hommes du passé » (408) et du temps où ses ancêtres, dont il entendait, petit, le récit des « frasques » (43), étaient de la trempe du Coleone

²¹ Ce personnage reviendra dans le roman suivant du « Monde réel », *Aurélien*, dont le personnage éponyme lui porte une grande estime. *Blaise d'Ambérieux* est d'autre part le pseudonyme, reconnaissable pour les lecteurs de la pré-publication du roman en 1941 dans la revue de la NRF, sous lequel Aragon signe ses critiques artistiques dans la revue *Poésie*, d'octobre 1941 à juillet 1942.

dont il admire la statue équestre et face auquel il ressent l'impression d'une « bizarre parenté²² » (378). Et c'est une vision politique faussement moderne qui divise, selon lui, la société entre « deux sortes d'hommes », la grande majorité à laquelle il s'identifie (cf. « nous sommes tous portés », 675) de ceux qui traversent la vie en n'en connaissant que ce que l'on peut apercevoir du sommet de l'impériale, et les rares hommes « qui connaissent le mécanisme du monstre » (675) qu'est le moteur de l'Histoire et de la société et qui peuvent, à eux seuls, faire « dévier le monde » (676). C'est dans la critique de cette conception du monde que le romancier donne à voir sa lecture politique de l'histoire des vingt-cinq années, de 1889 à 1914, de la France que Pierre a quittée pour revenir y mourir et alarme ses contemporains sur les conséquences immédiates de la situation politique dans laquelle ils vivent en France en 1939, l'année où s'achève la rédaction du roman.

À l'époque où Jean Paulhan, le directeur de la N.R.F., lisait le manuscrit²³ des *Voyageurs de l'impériale*, il s'était inquiété, ainsi que le rappelle Aragon dans sa préface de 1965, des recoupements visibles entre la vision du monde de Pierre Mercadier et le discours politique « marxiste » (26) qui était celui du Parti communiste français dont Aragon est alors membre depuis plus de dix ans. Il est vrai que la primauté accordée par Pierre à l'argent, qui détermine la société jusque dans ses rapports humains (cf. « L'argent... Il n'y a pas de sentiments, il n'y a que l'argent », 306) n'est pas sans lien avec le discours politique marxiste, pas plus que le partage que fait Pierre de l'humanité en deux castes opposées, celle de la majorité voyageant sur l'impériale et celle des rares hommes habilités à faire évoluer le monde

²² Cette impression de « parenté » est au moins justifiée par l'Histoire elle-même. Au nombre des plus célèbres mercenaires du Moyen-âge, le nom de « Mercadier », soldat français au service des Plantagenêt, et en particulier de Richard Cœur de Lion, est aussi notoire que celui de Sforza, Malatesta... et le Coleone. On se gardera de déduire quoi que ce soit quant au choix par Aragon de ce patronyme, en notant toutefois que si l'étymologie du mot *Mercadier* le rattache au négoce et à l'argent (cf. *mercatorius* : « de marchand »), elle le rattache également au « mercenaire » (*mercenarius*), celui qu'on loue contre de l'argent.

²³ La rencontre « par hasard rue de la Sourdière » est contemporaine de la correspondance qu'échangeait Jean Paulhan avec Aragon et Elsa Triolet, qui fait état des mêmes préoccupations : on est en décembre 1939. Voir *Correspondance générale*, pages 56 à 65.

— que Paulhan n'a pas encore lue à cette date²⁴ — n'est éloigné de la vision politique d'une société divisée en classes antagonistes qui est celle des militants marxistes. Mais la ressemblance entre la théorisation politique de Pierre et celle à laquelle adhère Aragon s'arrête à ces apparences de la même façon que l'idéal individualiste de Pierre n'est qu'une caricature des choix personnels de Blaise d'Ambérieux : en dépit de la parenté thématique et parfois lexicale de la vision politique de Pierre et de celle du romancier, Pierre est encore ici un homme du passé. À l'heure où il écrit, avec sa conception politique du monde, ces dernières pages d'un manuscrit qui restera inachevé, il y a déjà une quarantaine d'années²⁵ que s'impose peu à peu une nouvelle lecture politique de l'Histoire, qui divise la société en classes opposées, mais explique surtout, à l'opposé de celle de Pierre, que c'est le plus grand nombre des individus qui la composent qui font « dévier » la « machine » de l'Histoire, et offre à ceux-ci, la classe ouvrière, les moyens de « conn[aitre] le mécanisme du monstre ». Si Pierre regrette la disparition définitive des « grands hommes du passé », c'est parce qu'il ne comprend pas qu'à son époque, bien plus que dans celles qui l'ont précédée, c'est l'immense majorité des hommes qui est responsable, consciemment ou non, de l'avenir politique de la société, ce que le romancier donne à lire dans son récit, tout particulièrement dans sa deuxième partie. La guerre de 1914-1918 n'est pas seulement le terme où s'arrête — comme s'arrêtaient les deux romans précédents du cycle, *Les Cloches de Bâle* et *Les Beaux Quartiers* — l'histoire des *Voyageurs*, elle est aussi l'aboutissement de toute la « politique » dont le romancier ponctue son récit, constituée des événements et des réactions qu'ils suscitent, et qui a contribué à faire éclater cette guerre que Pascal fera pour que son fils Jeannot ne la « conn[aisse] pas » (745). La « fin de siècle » qui est la toile de fond de la première partie du roman était encore l'époque où un destin national comme celui de l'Armée française pouvait être remis en question par un Esterhazy ou basculer sous la pression d'hommes courageux

²⁴ Les suggestions et les critiques de Paulhan à cette époque portent uniquement sur la première partie du roman, voir note précédente.

²⁵ La première publication du *Manifeste communiste* de K. Marx et Fr. Engels date de juin 1848.

tels Mathieu Dreyfus²⁶, Émile Zola²⁷ et Scheurer-Kestner²⁸, dont le roman cite les noms, ainsi que de quelques « intellectuels » que représentent par synecdoque Joffret et Robinel. À l'« aube du XX^e siècle » (459), ce n'est plus par poignées, mais par millions que les hommes manifestent, avec les « socialistes » (500), contre « les trois ans » et qu'ils font tomber les gouvernements, comme celui d'Aristide Briand qui dut laisser la place au gouvernement Viviani à cause de l'hostilité rencontrée par cette loi. Ces millions d'hommes n'en sont pas moins restés impuissants de n'avoir été, dans le meilleur des cas, qu'une majorité provisoire à refuser la guerre, et bien tardivement. L'« individualiste » Pierre Mercadier, celui qui fait *de la* politique en refusant de *la* faire, n'en porte que plus encore, avec ses semblables, le poids de la responsabilité d'avoir contribué à faire échouer la paix en Europe, poids aggravé du fait qu'il n'est pas, lui, n'importe quel « intellectuel », apte à lire dans « les journaux » l'événement, à l'interpréter et à y réagir : Pierre est un professeur d'histoire, un intellectuel dont la formation et la fonction consistent précisément à réfléchir et à faire réfléchir à la façon dont les événements passés ont des répercussions dans « l'évolution des idées » (58) et l'avenir de la société, et à la façon dont la connaissance de ces événements peut affûter le jugement des hommes sur l'événement à venir. Mais en réalité, l'Histoire n'est pour lui qu'un objet de savoir mort, tout juste bon à lui permettre de gagner sa croûte en faisant son devoir d'enseignant face à « ces messieurs les enfants de salauds » (340). Bien différente est la démarche « historienne » du romancier. C'est conscient de la guerre dans laquelle allait entrer inévitablement la France et en pensant à elle qu'Aragon écrit les « cent et quelques dernières pages [de son] livre », entre le pacte germano-soviétique signé le

²⁶ Frère du capitaine condamné, il est à l'origine de la campagne menée en France pour la révision du procès Dreyfus.

²⁷ Le romancier est entré dans la bataille de l'« Affaire » le 25 novembre 1897 en publiant dans *Le Figaro* un article qui se termine par les mots : « La volonté est en marche, et rien ne l'arrêtera ». Le 13 janvier 1898, après l'acquittement d'Esterhazy, il fait paraître dans les journaux une « Lettre ouverte au Président de la République » sous le titre « J'accuse ». Il sera pour cela condamné à un an de prison et trois mille francs d'amende à la suite d'un procès qui se termine le 23 février 1898. (Cf. p. 409. NB : on corrigera le texte d'Aragon selon la leçon proposée par l'édition de La Pléiade : « pas plus qu'il ne fit à la condamnation d'Émile Zola »).

23 août 1939 et sa mobilisation « le 2 » septembre suivant (23). Et ce n'est pas seulement le retentissement de cette deuxième guerre, elle aussi inévitable, qui se lit dans ces dernières pages, celles notamment du désespoir de Reine, « patriote » (683) mais pacifiste, mais également une adresse aux intellectuels qui, selon Aragon, composaient le « *Comité des Intellectuels antifascistes* » dont il savait, à en croire la préface de 1965, qu'il faudrait qu'ils renoncent à leur « individualisme » (27) pour rejoindre les combats nécessairement collectifs qui restaient à présent à entreprendre pour sauver le pays de la botte nazie, ceux qui s'unifieraient bien des mois plus tard dans la Résistance.

Dans une œuvre littéraire prétendant construire un « Monde réel » élaboré par une écriture romanesque qui se veut « réaliste » à la façon d'une école dont le renouveau est dû principalement à des raisons politiques, celles qui présidèrent à la défense — en Union soviétique et ailleurs dans le monde chez les écrivains qui sympathisèrent avec la Révolution socialiste — du « réalisme socialiste », la « politique » est certes un élément nécessaire dans le décor romanesque. Avant même de reproduire un monde fictionnel à la semblance de celui dans lequel il vit, un romancier « réaliste socialiste » a déjà posé sur le monde dont il prétend reproduire la réalité un regard déterminé par la politique et fait évoluer ses personnages sous la dépendance de la vision du monde qu'il s'est ainsi faite. Mais c'est précisément, dans *Les Voyageurs de l'impériale*, le discours qu'est censé impliquer ce regard qui semble ce qui, de la « politique », y est le plus discret. Elle n'est pourtant pas seulement un des nombreux outils de la fabrique romanesque, dans la mesure où elle y trône comme un de ses acteurs principaux, servant à ponctuer la chronologie du récit et envahissant les *logia* des personnages. Même si les sympathies du romancier pour les dreyfusards de la Belle Époque et les pacifistes de l'avant-guerre sont lisibles derrière celles qu'il amène le lecteur à partager pour des personnages comme Castro, Blaise d'Ambérieux

²⁸ Auguste Scheurer-Kestner était le vice-président du Sénat et un des premiers politiciens convaincus de l'innocence de Dreyfus.

ou Reine von Goetz, il ne se livre pas pour autant à la « leçon » (26) politique que craignait Jean Paulhan à l'époque où il épluchait le manuscrit de l'œuvre. La sphère du « politique » y est certes circonscrite par des préoccupations qui en sont bien éloignées, à commencer par celle, qui donne lieu à l'incipit de la présentation du roman en 1965, de raconter « l'histoire imaginaire [du] grand-père » (7) du romancier. Mais c'est surtout l'attitude axiologique du narrateur qui interdit que l'œuvre puisse être lue comme une « leçon » émise par un homme de lettres d'appartenance politique clairement définie : au nombre des sympathies que le romancier amène à partager figure également celle dont il témoigne pour le vieux comte Pascal de Sainteville défendant « l'honneur » (97, 99) des aristocrates qui les amène à « respect[er] le peuple » plutôt que l'égoïsme bourgeois des « joueurs de bonneteau » (97) et pour Mgr d'Ambérieux, catholique éclairé prêchant la tolérance et la pratiquant lui-même, tout comme figure celle qu'il ressent pour les individus qui n'ont pour toute politique que la religion de l'amour, Yvonne Berger et Dora Tavernier. C'est, à rebours, le donneur de « leçons » d'Histoire, le savant en économie politique, qui est ridiculisé dans le roman, pour avoir fait précisément l'économie de la politique tout en ayant les moyens et l'occasion, sans cesse renouvelée, de la fréquenter. La « leçon » du romancier se lit en creux dans la démolition à laquelle il se livre, avec la « liquidation de l'individualisme » (27), du personnage de Pierre Mercadier : la seule politique raisonnable, à l'heure où le roman s'écrit, est celle d'un rassemblement des bonnes volontés, au delà des clivages sociaux et politiques, dans une société dont doit être exclue toute forme de sentiment de ne pas appartenir à la grande communauté des hommes que l'Histoire façonne, mais qui peuvent, à leur tour, faire « dévier » la machine.